

La Vie d'al-Khansa' (2) : À Mademoiselle Subh

Majallat al-Sufur, 19 novembre 1915

Avec plaisir et satisfaction, chère Mademoiselle, je nie qu'al-Khansa', non plus qu'aucun autre poète de l'époque préislamique, possède une personnalité historique — même si vous voyez la chose autrement que moi, et penchez vers autre chose que ce vers quoi je penche.

Al-Khansa' est un personnage que l'histoire ignore, soit parce qu'elle a vécu avant elle, soit parce que l'histoire n'a jamais fait la lumière sur elle.

L'écriture n'était pas répandue chez les Arabes du temps d'al-Khansa' ; il est donc facile de compter son époque parmi les époques préhistoriques. Et même en admettant qu'elle eût été répandue, connue et diffusée parmi tous les rangs de la nation, et qu'elle eût saisi le menu détail comme le fait majeur de sa vie littéraire et politique — si elle n'a pas saisi la vie d'al-Khansa', ou l'a saisie sans qu'elle ne nous parvienne pour quelque raison, tout cela suffit amplement à nous contraindre, pour l'heure, à nier à al-Khansa' toute personnalité historique.

Cela, parce que l'histoire, telle que la définissent ses propres praticiens et les fondateurs modernes de ses méthodes, est ce qui se tire d'une source écrite ; là où cette source n'existe pas, l'histoire n'existe pas. Si un poète ou un écrivain vivait parmi nous aujourd'hui, et que l'écriture ne saisissait rien de sa vie, ni de ses vers, ni de sa prose, il serait de simple justice, pour vous comme pour moi, de lui nier toute personnalité historique, quand bien même il aurait vécu à l'époque de l'histoire elle-même.

Homère le Grec est un personnage qu'ignore l'histoire, car il vécut avant que l'écriture ne se répandît chez la nation grecque ; et pourtant nous lisons ses deux poèmes en entier, et en tirons tout le bénéfice pour établir la vie sociale et civique des Grecs à leur propre époque préhistorique. C'est par l'Iliade, en particulier, que les historiens et les archéologues furent aidés à découvrir Troie, et l'histoire tira grand profit de cette découverte. Pindare le Grec, en revanche, est un personnage historique, car il vécut à une époque où l'histoire avait déjà fait la lumière

sur bien des détails de la vie grecque ; et pourtant son abondante poésie lyrique n'apporta pas à l'histoire un bénéfice comparable à celui qu'apporta la poésie d'Homère.

C'est ici qu'apparaît la différence entre ce que nous appelons un poète historique et un poète non historique ; et c'est ici qu'apparaît aussi le fait que l'ignorance de la personnalité historique d'un poète n'empêche nullement ce poète d'être du plus grand profit pour la littérature et l'histoire, si les chercheurs savent étudier sa vie et sa poésie, ainsi que les légendes qu'on en a rapportées, d'une étude ordonnée et féconde.

Il est raisonnable que l'histoire ne tire pas grand profit du poète historique ; car ce que traite sa poésie, en fait d'événements et d'organisation de la vie, l'histoire de son époque peut aussi bien le traiter. Rien n'oblige donc l'historien à recourir à la poésie ; c'est pourquoi l'on s'est appuyé sur ce qu'ont écrit les poètes historiques de Grèce et de Rome pour étudier les récits et légendes qu'ils ont rapportés, plus que pour les événements de leur propre époque déjà acquis à l'histoire. Si je voulais, par exemple, étudier le meurtre d'al-Mutawakkil d'un point de vue historique, il serait de simple justice que je m'appuie, dans cette étude, sur les historiens de cette époque bien plus que sur l'élégie d'al-Buhturi pour al-Mutawakkil. Tout cela est chose évidente, qu'il vaut mieux ne pas prolonger davantage pour l'heure.

Si al-Khansa' n'est pas un personnage que connaît l'histoire, elle est, sans nul doute, un personnage que connaît la tradition orale ; et cette connaissance transmise d'al-Khansa' est elle-même chose historique, puisque l'écriture s'en est saisie, et que l'ombre de l'histoire s'y est étendue. Nous avons entre les mains le Kitab al-Shi'r wa'l-Shu'ara' d'Ibn Qutayba, et le Kitab al-Aghani d'Abou'l-Faraj al-Isfahani, et tous deux établissent que les savants ont transmis quelque chose de la vie et de la poésie d'al-Khansa'. Ce serait excès et superfluité que de nous soucier maintenant d'établir ce que d'autres auraient dû établir avant nous — l'authenticité de l'attribution de ces deux livres à leurs auteurs. Mais ce que nous ne pouvons éviter d'aborder, c'est ceci : les copies de ces deux livres que nous possédons ne doivent pas recevoir notre confiance absolue ; car nous avons perdu les copies mêmes des auteurs, et leur propre écriture, si bien qu'il est tout à fait possible que quelque altération ou substitution se soit glissée dans leurs textes. Il est possible, et même certain, que l'un et l'autre aient subi des ajouts et des omissions ; nous avons vu l'auteur de l'Aghani affirmer expressément qu'il traiterait, dans son livre, de questions de critique littéraire, puis ne pas le faire ; nous

avons vu des divergences entre les deux éditions imprimées de ce livre ; et nous avons vu des différences non négligeables entre ce qui a été imprimé du Shi'r wa'l-Shu'ara' en Égypte et en Europe.

Il est évident que des différences de ce genre, ou pires encore, existent aussi entre les copies manuscrites de ces deux livres ; et nul d'entre nous n'ignore les altérations que font subir les copistes et les correcteurs aux livres qu'ils copient et corrigent, tant leur ignorance et leur audace les poussent à des formes d'altération dont peu de livres se trouvent préservés.

Comment pourrions-nous alors accorder toute notre confiance à l'idée que ce que nous tenons entre les mains du Shi'r wa'l-Shu'ara' et de l'Aghani est exactement ce qu'Ibn Qutayba et Abou'l-Faraj nous ont laissé ?

Le Shi'r wa'l-Shu'ara' est la plus ancienne source écrite qui nous soit parvenue sur la vie d'al-Khansa' ; et il aurait bien pu nous parvenir des sources historiques contemporaines d'al-Khansa', car ses fils étaient des soldats, et leurs noms figuraient peut-être dans le registre militaire du temps de 'Omar ; mais la perte des registres, et le peu de soin qu'apportaient les Arabes à conserver leurs propres documents officiels, nous ont privés de cette source.

Ibn Qutayba est un homme connu parmi les hommes de lettres et les savants du troisième siècle, mais le témoignage des critiques à son égard ne lui accorde pas une part abondante de véracité et de rigueur dans la transmission. La vérité est qu'il se trouve, dans le Kitab al-Ma'arif et le Kitab al-Imama wa'l-Siyasa, des passages qui, s'ils étaient authentiquement attribuables à Ibn Qutayba, en ôteraient l'essentiel de la valeur historique.

Abou'l-Faraj al-Isfahani fut, parmi les savants du quatrième siècle, celui dont la mémoire était la plus sûre et le rassemblement de traditions le plus complet ; mais il était dissolu et libertin, effronté et insouciant, si bien que le témoignage des critiques à son égard n'est pas plus favorable qu'il ne le fut pour Ibn Qutayba.

Nous ne nous astreignons pas, dans l'appréciation des transmetteurs littéraires, à la même exigence que s'imposent les traditionnistes dans l'appréciation des transmetteurs de hadith, avec sa condition de probité religieuse ; car il n'est pas requis de l'homme de lettres, selon les historiens de la littérature, qu'il soit dévotement pieux,

ni juste et observant.

Nous nous contentons, plutôt, de ce que l'on pourrait appeler l'intégrité scientifique — à savoir que l'homme soit sain et ordonné d'esprit, non porté à la falsification, ni connu pour mensonge délibéré en matière de savoir.

Cette condition n'est pas pleinement remplie chez Ibn Qutayba ; car, dans l'Imama wa'l-Siyasa, on ne peut exclure que son amour pour la famille d'Ali ait emporté soit son jugement, soit son honnêteté scientifique.

Quant à l'auteur de l'Aghani, il possède de cette condition la part que lui permettait la vie savante de son époque ; parlons, la semaine prochaine, de la valeur des transmetteurs sur lesquels s'est appuyé l'auteur de l'Aghani.

Je ne crains pas, chère Mademoiselle, que vous vous lassiez de ces recherches arides, dont nulle poésie splendide ni prose élégante ne vient adoucir l'aridité ; car je sais que vous avez assez de penchant pour la vie purement scientifique, que ne trouble nulle tromperie des sens et du sentiment propre à la rendre facile et agréable, pour partager avec moi cet entretien, tendre à son commencement, doux, je l'espère, à sa fin. À bientôt.